



Journée mondiale de l'abolition de la peine de mort  
**LES JOURNALISTES ET L'ABOLITION**  
Paris - 10 octobre 2016

## CONDAMNÉ À MORT À LA PRISON CENTRALE DE YAOUNDÉ **Bienvenu Onguéné : « Je vis mes arrêts de match »**



*Cellule de luxe, détenu accablé.*

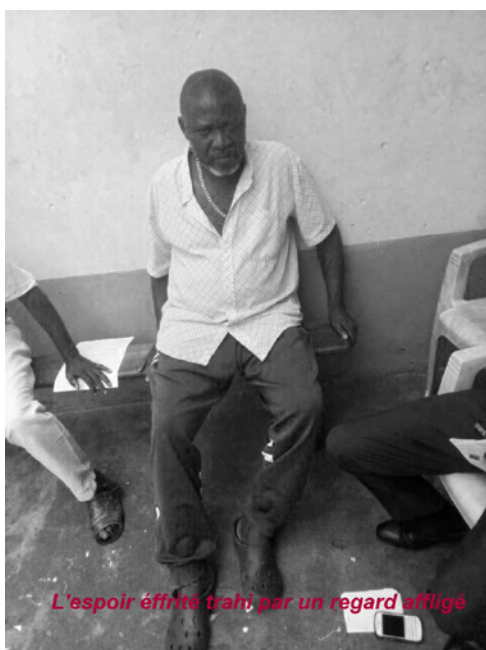
**Incarcéré depuis 32 ans à la prison centrale de Yaoundé communément appelée « Kondengui », le condamné à mort pour assassinat a vu son espoir s'anéantir au fil du temps. Il n'a pour seule espoir qu'une grâce présidentielle. Mais il n'y croit plus.**

*« Ne me parlez pas d'espoir. C'est un mot que je n'aime plus entendre. L'espoir pour un homme comme moi c'est un rêve. Un rêve... je sais que je sortirais d'ici mort. Si c'est ça l'espoir, hé bien oui j'en ai. Car l'espoir dont vous parlez, je l'ai perdu depuis longtemps... Maintenant, je vis mes arrêts de match. Le match est fini ». Assis sur un banc en bois, à la limite du sanglot, Bienvenu Onguéné, 62 ans, dont 32 derrière les barreaux parle à peine. Le regard figé, vêtu d'un pantalon bleu et d'une chemise blanche que les boutons attachent à mi-parcours, on entrevoit sur sa poitrine, des poils noirs mêlés de gris sur lesquels brille une chaîne en argent. Sur son crâne rasé, une esquisse laissée exprès à l'avant. « C'est un look à la Ronaldo que j'ai vu lors de la coupe du monde 2002 » explique-t-il fièrement. Sa barbe blanche taillée en cerceau est un indice de son long séjour dont seul la nature connaît l'issue.*

Quartier 6. Quartier « *des condamnés à mort* ». Un tas d'immondices alourdit l'oxygène. Sur les murs, un graffiti à peine visible laisse lire Nazareth. Des détenus hagards se tiennent de part et d'autres de ce décor négligé. Certains vident leur vessie à un pas des toilettes, d'autres commercent des paniers et des chaussures qu'ils ont eux-mêmes confectionnés à la main. Yaya Sali jeune détenu d'à peine 17 ans tient dans la sienne une boîte de cirage noire. Il nous propose de faire briller nos chaussures en échange de quelques pièces de monnaie. Au détour de cette atmosphère, on lit au-dessus d'une porte de métal peinte en bleue : Le couloir de l'espérance. « *L'espérance ? Ne vous fiez pas à ça, c'est juste pour le moral* », lance Jean-Benoît Fouda alias « *Commandant* », lui aussi condamné à mort depuis 22 ans. Et, souriant quand nous poussons le battant, il ajoute « *Bienvenus chez les condamnés à mort* ».

Des cellules numérotées de 1 à 20 débouchent sur une terrasse où une leçon de français bat son plein. Derrière le maître se cache un détenu. Sur le tableau, il propose à ses élèves à un exercice de grammaire. Le long de l'allée, des prisonniers d'autres quartiers vont et viennent, lavent et sèchent leur linge. Cachot numéro 15, Bienvenu Onguéné assis dans son lit papote avec d'autres condamnés. Tous l'écoutent attentivement, car ici, c'est un sage, un rôle qui lui va bien. « *Le vieux* » comme on l'appelle affectueusement est respecté de tous. Normal. Il les a tous vu arriver. Il les a tous vu grandir. Il a même vu certains mourir. Dans un coin de la cellule, une marmite de haricot rouge bouillonne sur une plaque chauffante. Le haricot rouge, un repas de luxe pour les condamnés à mort. Le temps que « *Le vieux* » nous rejoigne pour un entretien, Jean-Benoît Fouda bien volontiers, nous prépare un espace sur la terrasse. Responsable du « *Couloir de l'espérance* », le major Ondo ne nous lâche pas d'une semelle. Il a reçu du régisseur, des consignes strictes de surveillance et de vigilance nous concernant.

## L'étouffement



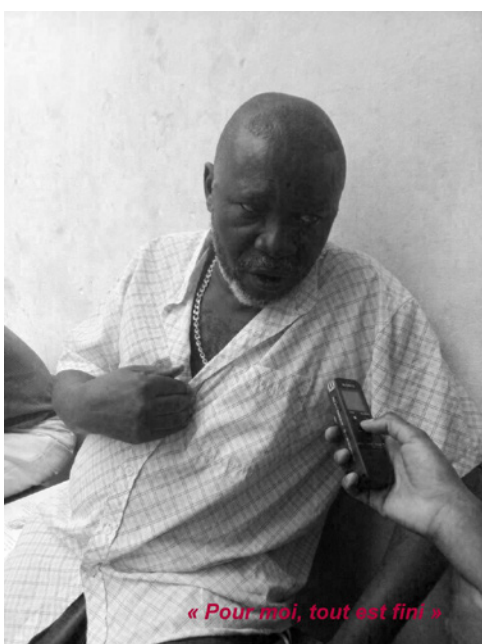
Marre du paysage. Marre du site. Marre de l'immobilisme parachevé par une monotonie qui le châtie. « *Aujourd'hui à cause de tout ça, je suis obligé de porter des lunettes pour lire. Autour de moi, les mêmes gens, les mêmes voix, le même décor. Franchement, je n'en peux plus* ». Le chagrin semble étouffer « *Le vieux* ». Telles des strates, mélancolie, douleur, peine, grisaille et morosité semblent s'être superposées les unes sur les autres, au point d'effacer le dernier soupçon de foi qu'il lui reste. Ironie du sort, ses yeux sont rivés sur le crucifix du mur d'en face. Onguéné reste un fervent catholique malgré tout. L'incontournable recours pourrait-on dire. « *Tout est vanité. Nous sommes tous de passage sur cette terre. Je demande pardon. J'ai tué. Un jour, moi aussi je mourrais comme tout le monde, condamné ou non. Richesse ou pauvreté, on laissera tout pour se retrouver soit dans la joie avec le Seigneur, soit dans l'enfer avec le diable* ». Le sanglot long du sexagénaire ressemble bien à une confession. Quand la prison accueille bienvenue en

mars 1984, le béton sous ses pieds n'est qu'un lointain projet. La cours est alors un vaste bourbier en saison des pluies, quand la poussière prend le relais avec son lot d'infections dès le retour de la saison sèche. Les besoins intimes se font à la belle étoile sous le regard en plongée du maton. Une dalle de béton a été coulée et des toilettes aménagées, depuis que les missionnaires ont bien voulu humaniser leur environnement.

## La solitude

Du monde extérieur, Bienvenu Onguéné ne sait plus vraiment grand-chose, ni même de sa propre famille dont les membres ont cessé de lui rendre visite depuis 10 ans déjà. Bien qu'il ait retrouvé une famille au couloir de l'espérance, il surfe sur la vague de la solitude. Deuxième d'une famille de dix enfants, ils sont huit aujourd'hui. Quatre sont décédés y compris son père et sa mère. Toutes ces disparitions, il les apprendra des années plus tard. Les autres membres de sa famille vivent aujourd'hui à Abel, dans l'arrondissement de Sa'a, une localité à 65 Km de Yaoundé. Une terre dont il n'a plus que le souvenir. Comme celle de sa compagne Germaine Eyala, qu'il voit pour la dernière fois, un matin brumeux du 6 juin 1985. Plus aucune nouvelle d'elle trente et un an plus tard. Il se désole de n'avoir pas eu d'enfant. Un enfant qui lui serait peut être resté fidèle. Un enfant qui aurait pu veiller sur Abel. Son nostalgique village où nous nous sommes rendus.

## Le déchirement



Nous perçons la forêt à quatre sur une moto. C'est le seul moyen de locomotion pour cette piste en terre. Au bout d'un moment, l'engin ne peut plus avancer. Nous parcourons le reste du trajet à pied. Soit 3 kilomètres au cours desquelles nous croisons des regards interrogateurs des villageois. Enfin le terminus ! Le drapeau vert rouge jaune frappé d'une étoile dorée sur la bande rouge indique la chefferie. C'est là que trônait feu Bidzanga Roger, père de Bienvenu Onguéné. L'état de la maison laisse perplexe. Les murs sont troués, certaines parties sont couvertes de tôles, elles-mêmes percées. La porte reste un souvenir. Une tempête suffirait pour tout emporter ici. Dans la cours, deux tombes couvertes de feuilles mortes et de cailloux. A l'horizon, juste un garçon d'à peine 20 ans assis à même le sol. C'est le jeune Ilyassou. Le regard vide et évasif, il griffonne sur la terre rougeâtre. Eyébé le cadet d'Onguéné est l'actuel chef. Nous demandons à le rencontrer. « Il n'est pas là. Cela fait quelques jours qu'il s'est déplacé. Sa

femme elle, est allée à Yaoundé », nous répond Ilyassou. Toutefois, il propose de nous conduire chez la belle-mère du chef.

Affalée sur une chaise blanche, Maman Angéline Esther 87 ans, a perdu la vue. L'échange est difficile. Elle s'exprime en Pidgin-english et en Ewondo, une langue du Centre-Cameroun. Otomo, ami d'enfance d'Onguéné arrivé une dizaine de minute après, assure la traduction. Au fil de l'échange, le visage de la vieille dame s'assombrit. Progressivement, les larmes emplissent ses yeux. Puis elle se tait, étranglée par l'émotion. Otomo reprend la parole et exprime la peine et la douleur. « La vie n'a plus jamais été la même ici. Nous ne sommes plus que l'ombre de nous-mêmes et l'avenir qui jadis s'annonçait radieux, est devenue une vie de combat sans relâche dans l'espoir de voir un jour Bienvenu regagner sa maison. Otomo avait 18 ans lorsque bienvenu a été condamné.

Eyébé Onguéné se déplace péniblement à l'aide d'une canne. Il porte encore sur son front, ses bras, son dos, les stigmates des coups de machette reçu lors de la risqué sanglante au cours de laquelle son frère a commis le meurtre qui lui a valu sa condamnation. Une malheureuse dispute meurtrière pour une histoire de terrain. Bienvenu Onguéné qui voit son père périr sous les coups de machette, vient à son secours, dégaine son fusil de chasse et tire. Un mort. Une condamnation à mort.

Eyébé Onguéné a du mal à tourner la page. Il évoque le drame avec rage. Puis, calmement il déclare : « *mon frère, un bienfaiteur irremplaçable* ». Regardant vers le ciel il ajoute « *Nous voulons juste qu'il vienne mourir dans nos bras* ».

32 ans de peine, 32 ans de nuit, Bienvenu n'en peut plus. Il fustige le code pénal camerounais. Il crie à une injustice, dénonçant un deux poids deux mesures qui n'est pas de nature à respecter l'impartialité qui sous-tend pourtant la justice. « *La peine de mort n'a pas de place. Une punition doit-elle être éternelle ? Même ceux qui ont tué Jésus n'ont pas subi une telle peine. Qu'on me tue simplement me soulagerait* ».

**Christian Thouani**

